

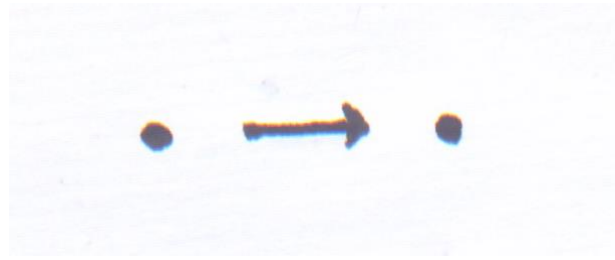
Comment l'éthique remet-elle la science en question ?

D'abord l'éthique. Ensuite le questionnement de la science par l'éthique.

1. L'éthique, c'est l'éthique de l'inconscient, c'est l'éthique de la psychanalyse

La morale ou l'éthique ? On peut discuter, mais je choisis ces deux mots pour parler de deux façons de se diriger dans l'agir, dans le faire.

a. **La morale**, suppose, propose ou impose une idée, un programme, un schème d'action qu'il faudrait accomplir correctement : cette idée, qui sert de point de visée pour notre agir peut venir de n'importe où, de Dieu, des parents, de la société, du consensus entre les membres d'un certain groupe, etc. Peu importe, en suivant la prescription, on peut aboutir à une action plus ou moins correcte, à une action moralement correcte, politiquement correcte, psychanalytiquement correcte. Par exemple, « ne pas céder sur son désir » pourrait être entendu comme une injonction morale, normale, normalisante pour être un bon psychanalyste et un bon psychanalysant. Morale de l'histoire : on *pense* un principe donné, on *calcule* pour le mettre en pratique et on *juge* ensuite du résultat.



La morale fonctionne ainsi selon le schéma d'un point de départ pensé comme un principe donné, de la flèche d'une action bien calculée et d'un point d'arrivée des résultats dont on peut juger. Ça fonctionne. C'est un type de fonction qui peut correspondre à un schéma technico-scientifique. On pense les données, on les calcule l'application et on juge des résultats.

Pourquoi pas ?

Parce que nous sommes confrontés à toute autre chose qui insiste avec une violence inouïe dans la morale, contre toute morale. Les symptômes insistent avec cette violence qui ne se laisse pas conditionner ou corriger par une morale, quelle qu'elle soit. Lesdits nouveaux symptômes, nouvelles pathologies, nouvelles formes de subjectivation se présentent toujours comme fondamentalement réfractaires à la programmation moralisante, qui forcément apparaît comme rétrograde et démodée. On peut tenter de la relooker, mais la morale — la morale de l'histoire — apparaît tout aussitôt vieillotte. Elle ne se donne un faux air de jeunesse qu'en comptant les rides de ses congénères. Parce que c'est une morale.

Mais le réel excède tout principe moral ; le principe, ça sent toujours un peu le moral, le sermon, ça prêche (y compris chez Sade¹). Et si nous ne rencontrons pas immédiatement ce réel balayant toutes les conditions, cet inconditionné du symptôme non moralisable et

¹ Lacan, "Kant avec Sade", dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 787.

non normalisable ? Alors, il vaudrait mieux le chercher, autrement dit construire le symptôme, le sinthome, à partir de *sin*, la faute.

Freud a d'emblée repéré ce caractère obstiné, têtu, sans condition, inconditionné, comme la caractéristique propre de l'inconscient. L'inconscient « ne pense pas, ne calcule pas, ne juge absolument pas² ». J'explique : il ne pense pas en fonction de principes, ne calcule pas comment les mettre en pratique et ne juge pas des résultats, ni anticipativement ni rétrospectivement. Ou encore, le travail de l'inconscient ne pense pas en fonction du principe de plaisir, ne calcule pas en fonction du principe de réalité et ne juge absolument pas des applications possibles de ces principes.

Essayer de juguler l'impétueux inconscient par la morale ? Peine perdue. Il se garde en lui-même de toute morale et de toute moralisation. Il agit à sa façon qui n'est ni celle des différentes morales ni non plus celle de la science. Morale et science qui semblent suivre le même schéma 1° penser à des principes ou à des données, 2° en calculer l'application possible dans la réalité et 3° juger des résultats.

Tout le monde semble suivre ce chemin de *penser* au plaisir, de *calculer* en tenant compte de la réalité et de *juger* des effets dans la réalité. On suit ainsi à la fois le schéma de la morale et de la science.

L'inconscient fait toute autre chose. Et c'est l'ambition de la psychanalyse de suivre cette tout autre chose. Que fait-il, l'inconscient ? « Il donne une nouvelle forme », dit Freud. Il donne une autre forme, autrement dit, il fait de la topologie. Mais quelle topologie ? (pas penser, pas calculer, pas juger).

Je dis déjà que donner une nouvelle forme, c'est éthique et même que l'éthique consiste toujours à donner une nouvelle forme, autrement dit à laisser travailler l'inconscient. La topologie devra donc être éthique. Le statut de l'inconscient *est* l'éthique, il est *essentiellement* éthique (éthique à opposer à morale).

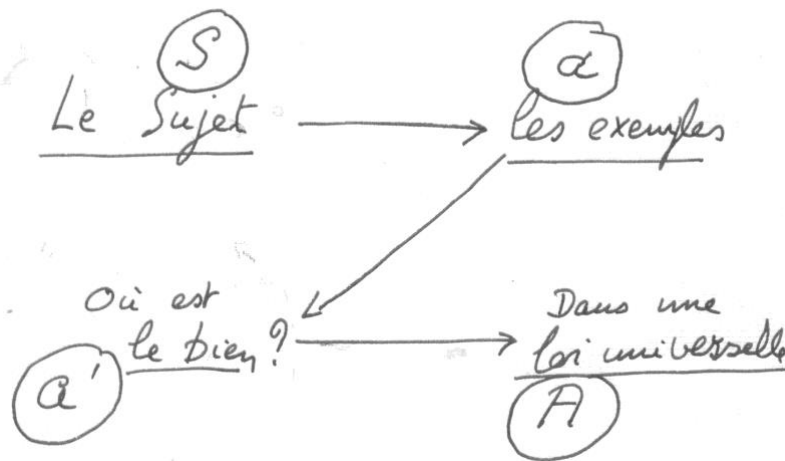
b. l'éthique de l'inconscient

L'inconscient invente une nouvelle forme. Il ne fait que ça. Il ne s'occupe de rien d'autre. Puis-je dire maintenant qu'il crée *ex nihilo* ? Dieu est supposé créer le firmament, la terre, les animaux, les hommes, bref tous les objets y compris la *matière*. La matière, c'est ça qu'on peut appeler créer. L'inconscient se contente de faire surgir non pas la matière, mais une nouvelle forme. C'est ça qu'on peut appeler inventer. Vous lirez dans le nouveau livre à venir de Marie Jejcic, comment Beckett se caractérise précisément par l'invention, l'invention de soi-même, l'invention d'une nouvelle forme, d'une topologie, alors que la création de nouveaux objets (l'efflorescence fantasmatique) est pratiquement réduite à zéro.

c. les embardées de l'inconscient retombant dans la morale

Pour saisir l'inconscient en son fonctionnement essentiel (inventer), il faut soigneusement se garder de quatre embardées :

² Freud, *L'interprétation du rêve*, dans *Œuvres complètes tome IV*, Paris, PUF, 2003, p. 558.



1) *L'embarquée du sujet.* L'invention de soi-même — c'est l'enjeu du processus psychanalytique — suppose que l'on ne se cramponne pas à son identité. Ce n'est pas un sujet qui vient en psychanalyse, c'est un inconscient qui pourra inventer. La première embarquée est celle d'un sujet préalable à l'inconscient. C'est l'embarquée de la psychologie.

2) *L'embarquée des exemples.* Le sujet vient en analyse avec de multiples demandes, mais chacune et toutes distraient ou produisent de la fumée qui empêche de voir l'enjeu de l'inconscient : il est donc impossible — fondamentalement impossible — de donner des exemples, qui permettraient de *juger* de l'inconscient. Ils sont toujours corrompus par les demandes du cas et par celles de l'exposant du cas, qui expose sa propre demande. La deuxième embarquée est celle des exemples qui serviraient de modèles pour saisir l'inconscient. C'est l'embarquée d'une certaine conception de la clinique.

3) *L'embarquée du Bien.* On *pense* que l'inconscient est dirigé vers un Bien, selon un principe de bonheur ou de plaisir pour tous. Avec toutes les catastrophes qui pourraient détruire la planète, les liens sociétaux, la vie par un virus, etc. la troisième embarquée consiste à penser que l'inconscient et la psychanalyse contribueraient à apporter la bonne réponse, le Bien. C'est l'embarquée de la morale. L'inconscient n'est pas moral, il est éthique.

4) *L'embarquée de la loi universelle.* On se donne certaines règles, des lois universelles, pour pouvoir *calculer* les effets du psychique. Il n'y a pas de lois universelles de l'inconscient, le réel n'a pas de lois. Mais de lui prêter ces lois universelles permet d'imaginer qu'il y a des spécialistes de l'inconscient. La quatrième embarquée consiste à penser que l'inconscient a ses propres règles universelles. C'est l'embarquée des conseillers de l'inconscient.

Faire des embarquées n'est pas pécher. Comment corriger ces quatre embarquées dans notre abord de l'inconscient : l'embarquée du sujet, l'embarquée des exemples, l'embarquée du Bien, l'embarquée d'une loi universelle ?

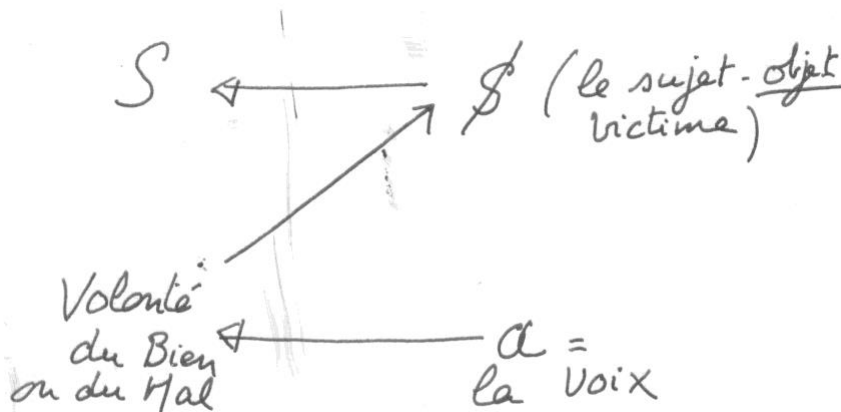
En prenant acte de ce qui s'impose comme l'inconditionnel devoir moral à son époque, de l'impératif catégorique, Kant le premier introduisait ce que j'ai appelé l'éthique par opposition aux différentes morales. Ce que j'appelle l'éthique kantienne est fondamentalement l'*invention* d'une nouvelle forme, parce que c'est la seule façon d'agir de façon *inconditionnée*, indépendamment de la matière, indépendamment des commandements, indépendamment de Dieu et de la religion. D'où la place centrale de la

Critique de la raison pratique de Kant pour l'inconscient et pour le séminaire *L'éthique de la psychanalyse*.

Une lecture rapide et courante de Kant fait régulièrement — c'est sa règle — les mêmes quatre embardées, que celles qui concernent l'inconscient : on suppose un sujet (première embardée) devant un exemple d'action (deuxième embardée) qui se demande comment bien faire (troisième embardée) et qui trouve la réponse dans l'universalité donnée de la loi morale (quatrième embardée). Par ces quatre embardées, nous sommes reconduits à la morale, qui a complètement supplanté ce que j'ai appelé l'éthique.

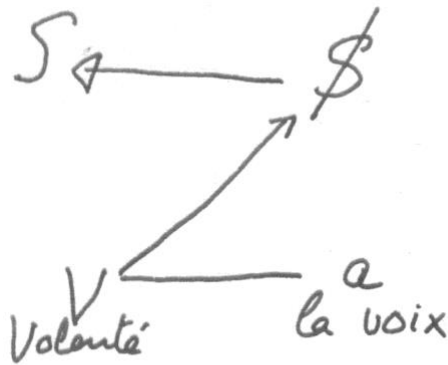
d. rester dans l'éthique de l'inconscient

Comme tout un chacun, Lacan fait ces quatre écarts. Mais, en bon pilote, il rectifie précisément la trajectoire — en fonction de l'inconscient. Lecture de Kant — embardée — correction — avec Sade : *Kant avec Sade*. 1) Sade corrige l'embardée de la psychologie en laminant le sujet (victime). 2) Sade corrige l'embardée d'une certaine conception de la clinique en ridiculisant tous les exemples. 3) Sade corrige l'embardée de la morale en remplaçant le Bien le Mal. 4) Sade corrige l'embardée des conseillers en détruisant toutes les lois universelles supposées données.

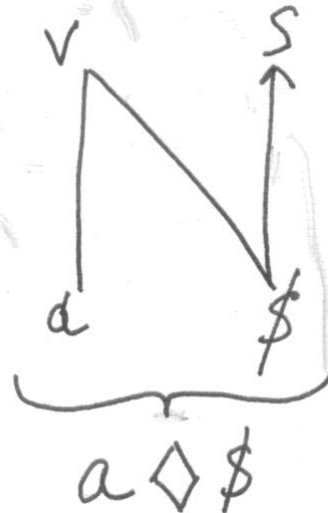


La correction de ces quatre embardées suit exactement le même chemin, mais en sens inverse, que le schéma d'exposition de ces embardées. 1) Au lieu de l'Autre, il n'y a aucune réponse à attendre : S de grand A barré. La loi ne peut pas être hétéronome, elle sera dite autonome, pour dire qu'il n'existe pas de grand Autre qui donne la réponse. Cette invention d'une nouvelle forme, au lieu de l'Autre qui n'existe pas, est produite par la « voix ». 2) Cette dernière permet de diriger le Moi et la volonté dirigée vers le Bien ou le Mal. 3) Avec cette volonté, le Moi peut alors aller à ses objets (les exemples). 4) C'est seulement comme résultat de tout ce parcours éthique que le vrai sujet apparaît :

Ce chemin de relecture, de questionnement, de correction des embardées est selon Lacan la structure en mouvement du fantasme, il suffit de faire tourner le schéma précédent d'un quart de tour vers la droite pour le voir :



2



Le fantasme a ainsi deux présentations :

La première, la plus complexe, est présentée avec tout le *mouvement* du schéma L et elle implique le mouvement d'invention propre à l'inconscient qui s'avère nécessaire à partir du moment où l'on sait que le grand Autre ne répondra de toute façon de rien ; cette invention se joue à partir de la voix, qui vaut comme le rien radical (le *nihil negativum*), ce rien qui excède toutes les façons de penser, de calculer et de juger.

La deuxième représentation du fantasme (petit a et sujet barré, sans le déploiement de leur articulation) *n'est qu'une représentation*, fixation du désir, autrement dit le mouvement est effacé (« qu'on dise reste oublié... » derrière le fantasme, ce qui s'en dit et ce qui s'en entend) et bien sûr, on peut facilement penser, calculer et juger avec le fantasme comme représentation.

Notre pratique : est-elle centrée sur l'interprétation de ce qui se dit et s'entend du fantasme représenté et des formations de l'inconscient ? Ou au contraire, est-elle fondamentalement éthique, un *dire* qui fait, une invention d'une nouvelle forme où l'analysant et l'analyste ne sortent pas indemnes ? Est-elle une synthèse, une fabrication d'une nouvelle forme, d'une nouvelle topologie ?

2. La science en question

Avec Koyré, Lacan voit dans le *cogito* cartésien la fondation *corrélative* de deux choses complètement différentes.

Primo, la fondation d'un sujet (*ergo sum*), qui, à condition du doute, *rejet de tout savoir*, peut arriver aborder sa *vérité* et son appui en Dieu (et la psychanalyse dépend de la critique, de la mise en question de ce sujet et de ce Dieu).

Secundo, la fondation de la science moderne qui exclut la question du sujet et de celle du garant des vérités éternelles pour entrer directement dans le processus de *savoir* objectif : le scientifique choisit ses hypothèses, puis s'adresse à l'expérience empirique pour questionner la validité de ses hypothèses.

D'un côté, la *vérité* et le questionnement du sujet à condition d'écarter systématiquement tout savoir : c'est le champ de la psychanalyse. De l'autre, le *savoir* et le questionnement de la réalité empirique à condition d'écarter la vérité du sujet et les vérités éternelles qui dépendent de Dieu : c'est le champ de la science.

Je cite Élie Doumit : « je ne sais pas par quel miracle on en était arrivé à considérer comme néfaste tout lien de la psychanalyse avec la science. C'est sans doute parce qu'on n'a pas su apprécier à sa juste valeur épistémique l'énoncé selon lequel "la science exclut le Sujet". D'où l'on voit émerger et se développer, dans les rangs des psychanalystes, les défenseurs des droits du Sujet (mais quel Sujet?). Des défenseurs qu'on pourrait appeler les subjectivistes qui visent à redonner figure et dignité à un sujet qui a été éclipsé par la montée en puissance des technosciences³ ».

Je propose de faire une distinction entre la science et les technosciences.

a. D'abord les **technosciences**. Techniques de procréation médicalement assistées, techniques de digitalisation, intelligence artificielle, etc. Toutes les techniques s'inscrivent dans la question « que faire ? » : 1) comment aider le *sujet* humain confronté à 2) à toutes sortes de demandes et d'exemples objectifs, 3) où trouver la bonne solution, le Bien ? 4) Réponse : dans la science et ses lois universelles. Le schéma des technosciences est moral (c'est le schéma des quatre embardées où l'éthique dégénère en morale). On peut leur opposer une contre-morale : 1) elles risquent d'éclipser la question du sujet, 2) on peut le voir dans de multiples exemples, 3) où trouver le Bien, les bonnes réponses, 4) Réponse : dans la psychanalyse et ses lois universelles. Technosciences et réponses à leurs conséquences s'inscrivent dans une même perspective morale. Tout est supposé conditionné par ces technosciences.

La perspective proprement éthique de l'inconscient est mise de côté : la psychanalyse est ainsi menacée autant par les embardées de la réponse que par la question des technosciences.

b. *le questionnement adressé à la science*

La science développe un *savoir* objectif garanti précisément par l'exclusion du sujet et de Dieu et, en même temps, de la *vérité*, intimement liée à la question du sujet et de Dieu. *Faute de vérité*, il lui faut trouver quelque chose qui en tient lieu et c'est précisément le savoir : la science est ainsi ce qui tient lieu de vérité, c'est un savoir fondé sur des choses objectives, incontestables. C'est un tenir pour vrai objectivement fondé.

Avant l'avènement de la psychanalyse, tout le monde pensait que dès qu'il s'agissait de savoir en toute objectivité, il ne devait y avoir aucun problème pour convaincre tout le monde. Tenir quelque chose pour vrai pour des raisons objectives entraînait automatiquement et *a fortiori* qu'on la tienne également pour vraie subjectivement. On présuppose encore facilement de nos jours que le savoir objectif est automatiquement accepté par le sujet dès qu'on le lui communique (d'où l'importance des techniques de communication).

³ É. Doumit, *Le Réel en psychanalyse. Entre épreuve et preuve*, Louvain-la-Neuve, E.M.E. coll. « lire en psychanalyse, 2019, p. 65.

La psychanalyse découvre cependant que ce présumé ne tient absolument pas. Elle découvre ce tenir pour vrai très spécifique qu'est le refoulement et qui consiste à ne pas tenir pour vrai subjectivement ce que pourtant l'on peut reconnaître objectivement : « je n'en veux rien savoir » (qui vaut pour tous les mécanismes de défense, refoulement, déni, forclusion, etc.). C'est exactement ce qui se passe quand certains psychanalystes refusent d'adhérer au savoir de la science proliférant en technosciences : « je n'en veux rien savoir ». C'est fondamentalement du refoulement. Est-ce à dire qu'ils ne devraient pas faire cela ? Non ! Ce faisant, ils marquent bien que la science n'est qu'un savoir et donc un tenir pour vrai bien particulier. Le refoulement de la science par les psychanalystes a pleinement sa raison d'être, tout comme n'importe quel refoulement dont il faut respecter la fonction. Est-ce à dire que la science a tort ? Non ! La science et les technosciences font ce qui leur revient, mais ce n'est pas la vérité, ce n'est qu'un tenir pour vrai.

Quelle est alors la raison commune entre la science et son refoulement par certains psychanalystes ?

Tableau des quatre « tenir pour vrai »	
Objectivement fondé et subjectivement fondé : 1. Le savoir : la science, etc.	Objectivement fondé, subjectivement infondé : 2. Le refoulement
Objectivement infondé Subjectivement fondé : 3. La foi : l'éthique de l'inconscient	Objectivement infondé Subjectivement infondé : 4. L'opinion

Leur raison commune se trouve dans « tenir pour vrai » et les quatre formes qu'il peut prendre. 1) Dans le savoir (et la science), on tient pour vrai pour des raisons objectives (comme dans la science, supposée entraîner la conviction subjective). 2) Dans le refoulement, on tient pour vrai qu'il faut subjectivement rejeter les raisons objectives du savoir (« je n'en veux rien savoir »). 3) Dans la foi, on tient pour vrai pour des raisons purement subjectives (comme dans la religion, mais plus radicalement comme dans l'éthique et plus précisément dans l'éthique de l'inconscient). 4) Dans l'opinion, on tient pour vrai sans raison ni objective ni subjective.

Comme dans le travail de la cure et de la pratique psychanalytiques en général, il s'agit de parcourir *tous* les tenir pour vrai, de les faire travailler de concert, en leur donnant à chacun sa place et sa fonction dans le mouvement de les parcourir. Ça donne à la psychanalyse une force d'invention inouïe, qui va bien plus loin que toutes les corrections morales.

Christian Fierens